

**Le thriller politique et la rhétorique du faux.
L'exemple de *Kaboul Express* et *Prémices de la chute*^(*)**

Neveen Majed Abdulrahman

Professeur adjoint

Faculté des Lettres – Université ...

Abstract

This argumentative study of two recent political thrillers, Cedric Bannel's *Kaboul Express* (2017) and *Beginnings of Fall* (2019) by Frederic Paulin focus on rhetorical strategies designed to convince us of the fraud and falsifications of the French intelligence services. While drawing in particular on Patrick Charaudeau's theories of Discourse analysis, so the aim of the research is to show how each writer deals with these wrong practices or policies related to the intelligence services either by defending or contesting them. The study will also endeavor to show how it is possible to understand current geopolitical issues by comparing the two novels. Not to mention the novelty of these two novels, it is the rhetorical approach to the novel of political thriller above all that gives this comparative study a kind of originality, due to the lack of exposure to it from this research perspective, as far as we know.

Keywords: Discourse analysis - Rhetoric of the false - Political thriller – Argumentative strategies - Intelligence

^(*) Bulletin of the Faculty of Arts Volume 84 Issue 4 April 2024

رواية الإثارة السياسية و الخطاب الإقناعي بتزييف الحقيقة. روايتي كابول

اكسبريس و بدايات السقوط نموذجا

الملخص

تركز هذه الدراسة الحجاجية على الاستراتيجيات الخطابية التي تم اعدادها لإقناعنا بالتزوير و التزييف الذي تمارسه أجهزة المخابرات الفرنسية و ذلك من خلال روايتي الإثارة السياسية الحديثة *كابول اكسبريس* (٢٠١٧) لسيدريك بانيل و *بدايات السقوط* (2019) لفريدريك باولين . بينما يعتمد بشكل خاص على نظريات باتريك شارودو في تحليل الخطاب ، لذا فإن هدف البحث يتمثل في إظهار كيفية تناول كل كاتب لهذه الممارسات أو السياسات الخاطئة المتعلقة بأجهزة المخابرات إما بالدفاع عنها أو بالطعن فيها. و من خلال هذه الدراسة نحاول أيضا أن نبين كيف من الممكن فهم قضايا الجغرافيا السياسية الحالية من خلال المقارنة بين الروايتين. ناهيك عن حادثة هاتين الروايتين ، فإن النهج الحجاجي لرواية الإثارة السياسية قبل كل شيء هو الذي يعطي لهذه الدراسة المقارنة نوعا من الأصالة ، نظراً لقلّة التعرض لها من هذا المنظور البحثي ، علي حد علمنا .

الكلمات المفتاحية : تحليل الخطاب - خطاب تزييف الحقيقة - رواية الإثارة السياسية

- الإستراتيجيات الحجاجية - المخابرات

« L'un des buts du renseignement est d'anticiper ce qui risque de se passer demain ou après-demain (...). Pour distinguer le vrai du faux, il convient de se poser les bonnes questions et d'échanger des renseignements en temps réel »

(Loïc Salmon, « Renseignement et littérature : un filon pour les écrivains »)

« Nous vivons depuis deux ans dans une espèce de mensonge total, dans un monde clos du mensonge. (...) Car il n'y a de nation forte que celle qui est loyale avec tous ses citoyens et tous ses partis, il n'y a de paix véritable que celle qui est fondée sur la justice et la vérité. »

(Maurice Bardèche, *Lettre à François Mauriac*)

La quête de la vérité fait l'objet de toute enquête policière. Mais à travers cette quête-enquête du *thriller* politique se dévoile parallèlement à elle toutes les formes du faux c'est-à-dire le mensonge, la fausseté, la tromperie, la falsification des faits, la désinformation, la dissimulation, la manipulation et l'imposture des Etats et de leurs services de sécurité.

Dans ses formes les plus modernes, on peut dire du *thriller* comme du polar qu'il est devenu « *une investigation, non plus d'un crime distinct, mais d'un mode de fonctionnement basé sur la dissimulation et aurait pour mission de fournir une narration à contre-courant du discours officiel afin de rétablir une vérité sciemment dissimulée.* »¹

A travers deux *thrillers* très récents, *Kaboul Express*² (2017) de Cédric Bannel et *Prémices de la chute*³ (2019) de Frédéric Paulin, cette étude s'intéresse à la question du vrai et du faux mais d'une approche rhétorique et géopolitique. Il s'agit de montrer comment la fiction cherche-t-elle à convaincre et comment permet-elle d'appréhender les enjeux géopolitiques actuels ? Quelles stratégies sont mises en place soit pour défendre ou pour contester précisément la falsification des faits par les services de renseignement ? Comme il s'agit de montrer, en dernier lieu, si les auteurs des deux polars ne contribuent-ils pas eux-mêmes à produire le faux tout comme les services de sécurité des pays auxquels ils appartiennent ?

Pour répondre à cette problématique, nous nous baserons essentiellement sur les théories de Patrick Charaudeau en analyse du discours.

Empêcher qu'un attentat de grande ampleur ne se produise fait le propre de l'intrigue des deux romans. Les deux attentats ont un auteur commun : Al-Qaïda. L'un est pris pour de vrai et après une série de péripéties sera empêché le jour de sa réalisation, le 2 mai 2017, sans être à jamais déclaré officiellement à l'opinion ; et l'autre est beaucoup plus réel mais n'a jamais été pris au sérieux par les services de renseignement ce qui a conduit aux attentats-suicides du 11 septembre 2001, autrement dit aux prémices, littéralement, de la chute de cinq avions détournés pour aller s'écraser délibérément sur le World Trade Center, faisant 2997 victimes.

Alors que *Prémices de la chute* qui, décrivent la montée en puissance d'Al-Qaïda entre 1996 et 2001, se veulent une contestation

audacieuse par l'écrivain du système sécuritaire de son pays et de l'étranger ; *Kaboul Express* présente, au contraire, tout au long de l'intrigue, des éloges adressés aux mêmes services de renseignement. Qui dit le vrai et qui dit le faux ? S'il paraît vain de chercher à répondre à cette question, les stratégies rhétoriques employées par chaque écrivain permettront d'y apporter une réponse.

Paulin et Bannel nous offrent donc deux optiques différentes sur un même sujet. Le travail du premier va consister à mettre en lumière les erreurs des services de renseignement et à faire l'autopsie de leurs impuissances ; alors que pour le second, il consistera à justifier chez eux leurs discours rassurants adressés à l'opinion, qui sont en fait des discours biaisés dissimulant la vérité par une désinformation sous prétexte de mener une politique sécuritaire de sagesse.

Il faut noter que ces romans se ressemblent néanmoins sur beaucoup de points. Ils ont en effet pour intrigue des attentats terroristes d'une grande envergure ; enquêtent sur leur(s) auteur(s) qui appartiennent à la même organisation Al-Qaïda, plus particulièrement Daech dans le cas de Bannel ; se déroulent entre la France et l'Afghanistan ; mêlent le réel à la fiction ; ont une même identité générique ; sont le deuxième volet d'un triptyque et peuvent se lire plus au moins indépendamment du premier ; utilisent la même technique narrative du compte à rebours jusqu'à arriver au climax ou à l'heure du grand attentat ; engagent le protagoniste dans une course contre la montre afin d'arrêter la catastrophe ; mélangent critique politique et chronique policière ; exhibent des vérités celées ou falsifiées par le discours officiel ; décrivent un réalisme noir et des personnages rangés de l'intérieur ; racontent un monde en déclin et s'intéressent à (d)écrire la guerre et ses dégâts.

Cependant ils s'opposent sur un seul point : la vision de chaque écrivain pour les services de renseignement de son pays. L'un est pour (Bannel), l'autre est contre (Paulin). La quête de la vérité chez Bannel se manifeste plutôt dans la description visuellement fidèle à un Afghanistan qu'il connaît bien à l'encontre de Paulin qui n'y est jamais allé mais qui s'y est richement documenté. L'objectif de

ce dernier est de tracer plutôt la réalité des services de renseignement de son pays et des Etats-Unis qui n'ont pas eu foi dans les rapports de leurs agents et n'ont pu saisir la portée de ce qui était en train de se tramer contre eux. Son polar constitue un réquisitoire pour les accuser d'avoir une part de responsabilité dans les attentats du 11 septembre 2001 à savoir leur incapacité à prévoir et à croire à un attentat de cette envergure bien qu'ils en détenaient l'information.

Définissant, à l'occasion de son dernier *thriller*, *L'Espion français* (2021), ce que représente pour lui la fonction d'un service de renseignement, Bannel trahit déjà son adhésion à la politique du faux et tend même à justifier sa nécessité pour les services sécuritaires de son pays à savoir pour des raisons de sécurité nationale : « *La définition d'un service de renseignement c'est que tout ce qu'il fait est illégal, du début à la fin, mais ce qui est illégal est fait dans un but positif* »⁴.

Commettre des illégalités et les dissimuler sans aucune impunité cela lui semble tout à fait légal pour la sécurité du pays. Vision très critiquable par la faiblesse et l'absurdité d'un tel argument pour un pays démocrate qui prône les droits de l'homme comme la France. Le mensonge dénoncé comme étant bien un critère du métier chez Paulin⁵, est justifié et par conséquent approuvé par Bannel quand il s'agit de raisons sécuritaires pour son pays.

Par ailleurs, les défauts qui contrarient les officiers de leur direction dans *Prémices de la chute*, n'existent nullement dans l'optique de Bannel. Les chefs de la DGSE, chez lui, ne sont pas si tyranniques sur la question des preuves qui doivent accompagner l'information reçue par leurs agents. Ils acceptent facilement et croient immédiatement aux informations qui leur sont livrées sur un attentat de grande envergure susceptible de se produire sur leur sol. On ne les voit jamais discuter de la véracité de l'information reçue à l'encontre de ce qui se passe dans *Prémices de la chute*. Cette foi absolue de la DGSE en ses agents chez Bannel ne se trouve guère chez Paulin. Au contraire, faute de sa présence, elle est la cause essentielle du Mal et de la frustration qu'elle génère chez les officiers traitants et sur le déroulement des faits dans son polar.

En outre, mêler le vrai à la fiction, en faisant parler des personnages fictifs à d'autres réels et les faire bouger dans leur monde, ne veut pas dire que nous allons chercher à démêler la part du vrai et du faux dans ces romans. Notre objet consiste bien à étudier les

stratégies employées par les deux écrivains pour nous convaincre d'un faux qui existerait au sein des services de renseignement. Cette approche rhétorique du *thriller politique* fait l'originalité de cette étude étant donné qu'il est peu étudié de cette perspective de recherche, selon notre connaissance. La nouveauté des deux œuvres contribue également à la placer dans la lignée des travaux inédits.

Afin de démontrer la rhétorique du faux et du vrai dans les deux *thrillers*, nous engagerons une comparaison entre eux sur deux parties, selon les stratégies rhétoriques mises au point par chaque écrivain dans l'apologie ou l'inculpation des services secrets antiterroristes de la France.

I- La rhétorique du faux dans *Kaboul Express*

Pour bien comprendre la visée argumentative de Cédric Bannel, il faut remonter à l'explicit. Le lieu où arrive à sa fin la course effrénée contre la montre menée conjointement par les deux enquêteurs Nicole Laguna⁶ et le commandant Kandar⁷ afin d'empêcher la catastrophe d'un attentat de l'ampleur du 11 septembre 2001 de s'abattre sur la France. Un adolescent de dix-sept ans seulement et d'une apparence faussement angélique, sur qui s'ouvre l'incipit, serait inopinément le concepteur de cet attentat qui nous est décrit avec les plus fins détails pour lui donner tout l'aspect d'un attentat réel. Ce génie de la mathématique qui croit incarner la personne de Léonard de Vinci en lui, a pu convaincre les commandants de Daech et le calife Al Baghdadi lui-même d'un tel attentat après une démonstration sur un immeuble déserté dans une zone afghane. *Kaboul Express* emmène alors le lecteur dans les coulisses de cet attentat et la course engagée par différents services de sécurité, collaborant avec la France, afin de l'en empêcher. L'auteur arrive, savamment, à entretenir le lecteur en suspense tout au long de cette course et à maintenir de page en page son souffle jusqu'à l'arrestation du petit monstre Zwak à la fin du *thriller*, ce qui fait certes la raison de son succès.

Cependant, l'explicit de *Kaboul Express* a une toute autre fonction que celle d'assouvir la curiosité entretenue du lecteur en menant cette course à une fin rassurante et fort attendue, puisqu'on sait qu'il n'y a jamais eu lieu d'attentat à la tour Eiffel, la cible que Zwak s'était fixée de démolir. Cet explicit a pour but de mettre en évidence la thèse que l'écrivain cherche à justifier et qui fait, en fait,

l'objet de ce *thriller*. Il s'agit pour Bannel d'autoriser la pratique en secret par les services de sécurité de son pays d'une politique éliminatoire des terroristes. Une fois qu'un terroriste est capturé, Zwak dans le cas ci-présent, il est permis de le tuer pour amoindrir les risques de le mettre en prison, puis mentir en falsifiant les rapports au sujet de sa mort. Cette théorie qui ne voit rien de mal à exercer une série d'actes illégaux contraires à la devise démocratique du pays est une théorie machiavéliste pour qui la fin justifierait les moyens. Elle se dévoile progressivement tout au long du *thriller* jusqu'à se concrétiser dans l'explicit. Elle est, en effet, admise, comme on le découvre depuis le début du polar, par tous les grands chefs du renseignement qui s'assemblent au sujet de Mervais Golim, un grand tueur terroriste qui aide Zwak dans son plan de vengeance contre la France. Celui-ci est mis sur « *La HTV – ou High Target value – est une liste qui comporte les noms des djihadistes que la DGSE a instruction de supprimer par tous les moyens. (...) Pour la France, la liste de ceux qui veulent la frapper doit se réduire, c'est une nécessité morale autant que de sécurité.* »⁸

« - *Ce fils de pute prépare quelque chose contre nous ! Il faut l'éliminer dès qu'on peut, rugit le colonel de la Gorce.* »⁹

Au lieu d'être bannie par l'écrivain, elle est au contraire agréée voire justifiée par lui. Bannel ne se contente pas de mettre à nu cette vérité du faux ou du mensonge des autorités sur les faits, mais il s'acharne en plus à nous la faire accepter grâce à la mise au point d'une série de stratégies rhétoriques. De telle sorte que son *thriller* peut être lu comme un plaidoyer des mesures sécuritaires illégales par obligation ou par la thèse de la raison suprême. Pour ce faire, il architecture son *thriller* sur une argumentation démonstrative et persuasive afin de conduire le lecteur à accepter sa thèse de la raison suprême de l'Etat qui nécessiterait parfois de commettre le Mal et d'exercer le faux¹⁰ qu'elle est censée combattre. L'avant-dernière phrase de l'explicit confirme bien ce que nous disons sous la forme d'une vérité générale émise par Kandar sur son métier : « *On ne fait pas leur métier si on ne veut pas être confronté au mal : on prend acte de son existence, on le combat souvent, on le commet aussi, parfois.* »¹¹

Tout d'abord, pour empêcher que l'on s'en prenne à la France, Bannel, montre, à l'aide d'une argumentation par l'exemple et l'analogie, que cette théorie éliminatoire des djihadistes s'exerce déjà

dans plusieurs pays, autres que le sien. Il donne à travers le récit les exemples de l'Iran¹², de la Roumanie¹³ et des Etats-Unis¹⁴ qui n'hésitent pas à bombarder en Afghanistan une école pour avoir détecté trois suspects à proximité : « *Ecole ou pas, on va sans doute le détruire dans les jours qui viennent.* »¹⁵ La routine avec laquelle nous est décrit cet état de fait en est en elle seule accusatrice sans compter le sang-froid, l'insouciance et l'absence d'aucun remord chez l'officier américain qui, après avoir fini de bombarder l'école, s'en va consommer une bière comme si de rien n'était¹⁶. Les talibans collaborent même avec la CIA pour dénoncer leurs adversaires au sein de Daech et les faire éliminer par les américains¹⁷. A dire que ces derniers ne valent pas mieux que les talibans sur ce point. S'agissant des Etats-Unis, Bannel sort de l'attitude modérée qu'il prend avec la France au sujet de la même question. Il incite à nous indigner des exactions des américains en Afghanistan.

Des stratégies manipulatoires sont, ensuite, mises en place par l'auteur afin de persuader le lecteur de la légitimité de cette thèse et qu'il n'y aurait rien de faux à admettre les illégalités au sein de la DGSE.

Bannel dissémine tout au long de la narration des attaques *ad hominem* sur les faits, l'être et le dire des daechiens en vue de diaboliser l'adversaire et le disqualifier. C'est une manière de préparer le lecteur à ne voir aucun mal à les éradiquer par tous les moyens. Il procède par une manipulation des affects du lecteur par l'évocation du réel produit par Daech en Afghanistan, un réel qui fait froid au dos. L'évocation du réel est un procédé rhétorique qui consiste, selon Marc Angenot, « *face à une argumentation abstraite, à mettre sous les yeux de l'auditoire et de l'adversaire – par une hypotypose polémique et un brusque déplacement discursif – le spectacle concret et souvent pathétique de ce qui est réellement en cause dans le débat.* »¹⁸ En rappelant justement au lecteur tous les faits abominables perpétrés par Daech, qu'il connaît sûrement déjà par les journaux ou les médias¹⁹, Bannel fait appel à ses préjugés ou à ses instincts les plus haineux, à sa terreur et aversion de Daech pour le conduire ainsi à ne pas objecter la thèse de leur élimination vu leur bestialité. Il s'érige alors en *storyteller* de trois scènes des plus scandaleuses dans le polar pour diaboliser cette espèce inhumaine. Il s'agit tout d'abord de la scène du viol de trois enfants yazidies à la fois par le terroriste Merwais Golim²⁰, et de celui encore perpétré cette fois-ci par un imam sur une

vierge yazidie de 13 ans²¹ qui ne s'en prive pas après que Zwak l'a refusée : « *Le vieux montre sa chambre à Zwak avant de filer en direction de celle de la prisonnière. Lui ne fait pas la fine bouche quand on lui offre une proie..* »²²

La mise en scène dramatisante qui fait entendre les cris des yazidies qui se font violer ou qui fait voir par la description les traces de torture²³ laissées par le vieil imam sur la petite vierge innocente sont des arguments émotionnels employés par Bannel pour durcir le lecteur contre ces terroristes impitoyables et le pousser à vouloir lui-même leur élimination.

Le même procédé de l'évocation du réel par une mise en scène dramatisante est de nouveau employé lors des descriptions visuelles des cadavres pendus le long des chemins et laissés sans sépultures par Daech. Une scène devenue si habituelle et routinière en Afghanistan au point de laisser les passants sans effets ou même de servir à des scènes de prêche éducative pour embrigader les petits enfants²⁴.

La scène écœurante de l'égorgement suivie de la décapitation (marque de Daech) de Zorak Galidul par trois tueurs daechiens recourt au même procédé mais pour cette fois-ci ajouter à la dramatisation une pointe de dérision comme s'il s'agissait d'une plaisanterie d'un mauvais goût tellement on a de la peine à croire à une telle sauvagerie. L'un des tueurs, est un apprenti de seize ans qui vient participer à sa première exécution mais ne sachant comment égorger avec un couteau « *comme un mouton* » la tête d'un être humain, la main tremblante, il tranche dans la panique son propre doigt²⁵. Bannel provoque un rire narquois au beau milieu d'une scène tragique, un rire qui se transforme même en ironie après l'accomplissement de la boucherie. L'auteur ne manque pas à faire revenir, après chaque tuerie de Daech, le même *sic* par lequel les tueurs célèbrent le nom d'Allah, une manière de Bannel pour mieux se moquer de leur contradiction et absurdité et pour marquer le mépris qu'ils lui inspirent :

« – *Allahu Akbar ! s'écrie le ferrailleur.*

– *Que le Prophète soit loué ! Salla Allah alayhi wa salam ! hurle à son tour le fermier. Mort aux apostats ! Mort aux juifs !* »²⁶

Bannel ne disqualifie pas son adversaire uniquement par une argumentation périphérique *ad hominem* qui s'attaque aux djihadistes par un étayement de leurs faits écœurants pour nous faire accepter la politique de leur élimination. Il corrobore également cette évocation

des faits par le dire qui révèle l'être maléfique de l'ennemi. Il base alors son raisonnement sur l'argument de prédiction autocréatrice qui laisse le personnage parler de lui-même pour mieux le faire condamner à nos yeux. Il n'y a pas mieux que cet exemple pour résumer leur dangerosité : lorsque le calife Abou Bakr al-Baghdadi demande l'opinion d'un Français converti au nom d'Abou Souleymane al-Faransi sur le plan d'attentat de Zwak, voilà ce qu'il reçoit comme réponse :

« – Vaut-il mieux cent attentats qui tuent mille personnes chacun ou un seul qui en tue cent mille d'un coup ? Il faut frapper les esprits, il faut une frappe unique et définitive. En vérité, la terreur doit s'abattre sur la France. »²⁷

Et pour mieux agrandir le péril que représente cet ennemi pour la France et donc la nécessité de l'éliminer, l'auteur adopte une autre stratégie manipulatrice du lecteur. Elle consiste à exagérer par un grossissement hyperbolique le génie du petit afghan qui a conçu et monté à lui seul un attentat chimique en VX, le gaz neurologique le plus mortel du monde. Le narrateur ne cesse d'évoquer à chaque occasion l'intelligence exceptionnelle de Zwak qui ne cache pas sa propre admiration²⁸ pour ce double de Léonard de Vinci dans son écriture à l'envers :

« – (...) Un cas unique, un gosse bizarre, un génie. Pas, d'amis, il ne parlait à personne, ou presque. Il était dans son monde, noircissait des cahiers d'équations toute la journée, il adorait écrire à l'envers, il le faisait aussi facilement que vous écrivez normalement, paraît-il. »²⁹

Yassin al-Mouadidi communique au calife son émerveillement pour le plan de Zwak par des *adynata* : *« – Jamais on n'a eu un plan d'attaque aussi puissant. Seul, le Prophète, salla Allah alayi wa salam, peut l'avoir soufflé à ce garçon. »³⁰*

Le côté français reconnaît lui-même sa présence devant un ennemi d'un autre genre, le général Cristalon demande *« une identification de l'homme aux équations. Nous avons un ennemi très différent de l'ordinaire des djihadistes en face de nous. »³¹*

Ayant trouvé grâce au commandant Kandor, après de longues péripéties, la clé USB où Zwak cache le plan conçu à son attentat sur Paris, les techniciens du renseignement français chargés du décryptage de la clé sont eux-mêmes décontenancés devant un tel génie d'un QI de 160³².

Organisant son *thriller* autour de l'imagination d'un péril de type « Hiroshima nouvelle version » qui risquait de s'abattre sur la France, l'auteur essaie d'éveiller le lecteur par cette stratégie alarmiste à ne pas éloigner au futur la possibilité d'une telle hypothèse et de ne pas trop sous-estimer l'intelligence de son ennemi. Le commissaire Laguna corrige elle-même ses supérieures à ce propos. Voyant le colonel de la Gorce se méprendre sur l'analphabétisme de la plupart des combattants daechiens, elle s'y oppose en objectant qu'ils ne comptent que « *Moins de vingt pour cent seulement* »³³ d'analphabètes, objecte-t-elle en donnant une preuve à l'appui³⁴.

Au-delà de cette stratégie alarmiste contre le danger de Daech pour la France, soit par l'exagération de leur péril soit par la correction des faux-préjugés sur leur incompetence et leur analphabétisme, on peut dire que Bannel a adopté dans sa mécanique argumentative, la stratégie appelée par Charaudeau la « quadruple activité cognitive » qui consiste à « *problématiser, se positionner, élucider et prouver* ». ³⁵ Décrire le Mal de Daech, le problématiser pour nous, le prouver par les faits, dire la violence et l'animalité que recèlent ces êtres sont aussi une stratégie de manipulation pour amener le lecteur à approuver l'éradication de ce Mal par tous les moyens même s'ils sont illégaux.

Ceci dit, Bannel n'émphase pas la dangerosité de l'ennemi et ses compétences incroyables et laisse le lecteur inquiet sur la capacité de la France à se défendre contre lui. Parallèlement au grossissement hyperbolique de l'adversaire, surtout les « *angles morts* »³⁶ qui sont les plus redoutables, l'auteur penche la balance des rapports de force en faveur de l'autorité en adressant des éloges excessifs aux services de renseignement de son pays :

« *Dans ce combat, la DGSI a presque pris l'avantage, démantelant des dizaines de filières djihadistes, mettant en prison plusieurs centaines d'individus sur le point de passer à l'acte, empêchant une vingtaine d'attentats terroristes sur les seuls mois précédents. Mais ils le savent tous, autour de la table : un seul loupé, et le pays se retrouvera, à compter ses morts, oubliant les réussites précédentes et se demandant pourquoi ses services d'élite ont échoué.* »³⁷

L'éloge s'en va également à montrer la capacité de la DGSE à analyser l'information, à prévoir les hypothèses des attentats³⁸ et même à donner des pourcentages précis soulignant leur capacité de prédiction³⁹.

Cette puissance analytique des données est source de la confiance de la hiérarchie qu'elle ne discute même pas à l'inverse de ce qu'il en est dans *Prémices de la chute* de Frédéric Paulin : « – *Merci, Alain, prenons cela pour acquis (...) Nous allons travailler sur l'ensemble de ces cibles* »⁴⁰.

L'éloge est poussée parfois jusqu'à décrire et expliquer la fatigue des directeurs de la DGSE qui ne dorment pas à cause de la lourdeur de leur responsabilité et des pressions dues aux attentats qui pèsent sur eux⁴¹.

Cependant, pour ne pas être accusé de subjectivité, Bannel dessine simultanément un portrait peu flatteur de l'un des officiers de la sécurité. Nicole Laguna, elle-même, le protagoniste féminin de ce *thriller* et d'avant lui de *Baad*, paraît avoir un passé suspicieux qui date du premier opus. En effet, à côté de l'enquête sur l'attentat en cours de se produire sur la tour Eiffel, une autre enquête est menée parallèlement par le capitaine Justin sur la mort d'un certain Redane Abdelrazak, un ancien trafiquant de drogue, que tous les indices amènent à elle. Bannel nous montre à son propos comment elle exerce le faux et les ruses qu'elle prend pour dissimuler la vérité⁴² à son propre enquêteur qui ne se laisse pas prendre au piège. Le commissaire Nicole Laguna du DGSI représente cette double facette à la fois du bien et du mal de la sécurité. Elle envoie le commandant Kandar courir tous les risques de la mort dans l'enfer du désert rien que pour avoir une information sur Zwak par sa mère, alors qu'elle s'assoit sans aucun danger sur son siège de la DGSI à Paris⁴³.

Puis, d'un autre côté, on voit le narrateur faire plutôt l'éloge du commandant Kandar au détriment de Nicole Laguna. Il arrive à garder intact ses principes moraux dans un Afghanistan devenu absurde par la folie de la violence qui le ravage. Le narrateur lui fait dire par ses propres mots que ses « *principes sont la seule chose que personne ne peut me prendre.* »⁴⁴ Sa puissance argumentative qui arrive à lui faire gagner la confiance de la mère de Zwak et à la rallier à sa cause suscite par ailleurs l'admiration⁴⁵. Mais malgré tout, l'auteur cède à son inclination pour son pays, la France, en faisant revenir l'expertise inégalée de Kandar comme sniper en raison d'avoir été l'ancien étudiant d'un des meilleurs snippers sur l'échelle mondiale, qui n'est rien d'autre qu'un Français du nom de Frédéric de Lange⁴⁶.

Ayant donc suffisamment préparé le lecteur à l'aide des stratégies pathémiques, alarmistes et manipulatrices évoquées à

accepter la thèse éliminatoire des djihadistes quelle qu'elle soit, illégale qu'elle soit, Cédric Bannel peut fermer son explicit en toute confiance sur l'idée de la falsification des faits dans les rapports de la DGSE et sur celle de l'élimination de Zwaq après son arrestation par la France. Le retour du pronom indéfini « rien » et de la locution de négation « ne rien » servent à renforcer l'idée de l'absence, du néant ou de la disparition décidée de l'histoire de l'attentat dans les rapports officiels et de la couvrir par un mensonge :

« – *Que va-t-il se passer, maintenant ? demande Oussama.*

Jalvar se crispe légèrement.

– *Rien.*

– *Comment ça, rien ?*

– *Il n'est rien arrivé aujourd'hui. C'était un exercice du GIGN dans le cadre de la lutte antiterroriste. (...)*

– *Que va-t-il lui arriver ?*

– *La même chose qu'à un certain nombre d'autres avant lui. Il va disparaître, tout simplement. La DGSE s'en occupe. Et vous ne voulez pas savoir comment. »*⁴⁷

Néanmoins, pour ne pas qu'on accuse la France de procéder comme les pays de l'Europe de l'Est à la falsification dans les papiers officiels des faits relatifs à la mort des djihadistes capturés, Bannel justifie ce procédé du faux pratiqué par son pays par la stratégie de la raison suprême⁴⁸. Il avance deux arguments à la fois, un argument de valeur et un argument de dilemme ou de la menace cachée – qui donnent à la France raison et l'élèvent même au-dessus des autres nations :

« – *C'est validé avec les autorités politiques. Si le monde apprenait que Daech a failli raser Paris, nous n'aurions que des mauvaises solutions à mettre en œuvre. La seule réaction valable serait d'éliminer cette vermine en détruisant Raqqa par une frappe atomique. Mais il y aurait des dizaines de milliers de victimes innocentes et nous serions mis au ban des Nations.*

Il a un triste sourire.

– *La seule option, c'est le silence. Rien n'a jamais eu lieu. Il n'y a pas eu de gaz VX ni de camions piégés. Et ce garçon n'a jamais existé. »*⁴⁹

Il faut donc, insinue Jalvar, le patron de la DGSI, cacher les faits pour ne pas avoir à récidiver le Mal qu'ont commis les Etats-Unis en Afghanistan et en Irak après les attentats du 11 septembre 2001,

pour ne pas avoir à prendre des représailles sur « des dizaines de milliers de victimes innocentes » en détruisant la ville de Raqqa. Une thèse qui élève la solution prise par la France sur les autres nations. Sacrifier un djihadiste pour ne pas avoir à tuer des milliers, mentir pour ne pas avoir à commettre un Mal plus grave. Chose que commente Kandar comme étant un fait acquis auquel il est tellement habitué que suggère ce retour de l'épiphore dénombrant à l'infini les actes illégaux du métier : « *Un mensonge de plus. Un mort de plus.* »⁵⁰. Une situation que résume si bien Charaudeau : « *On ne dit pas, on dit faussement ou on laisse croire au nom de "la raison d'Etat". Le mensonge public est alors justifié parce qu'il s'agit de sauver, à l'encontre de l'opinion ou même de la volonté des citoyens eux-mêmes, un souverain bien* »⁵¹. Par le discours de justification de Javel, qui a tous les traits du mensonge du discours politique, l'auteur cherche à confirmer le bien-fondé de l'action des services secrets, leur mensonge ne serait qu'un « mensonge pieux » (Charaudeau) « *Car l'on a affaire à un discours qui, s'il trompe l'autre, c'est pour son bien. Et ici, l'autre étant un peuple, c'est pour le sauver.* »⁵² Un mensonge encore plus « pieux », plus noble et généreux, entre guillemets, puisqu'il s'agit de sauver deux peuples et non un seul.

Si l'auteur admet d'effacer d'un coup d'éponge l'attentat qu'il a écrit minutieusement sur une centaine de pages, c'est pour donner lui aussi raison à la raison d'Etat. Son discours de justification fait passer leurs actions mensongères « *d'une position éventuelle de coupable à une position de bienfaiteur responsable de ses actes, justifiant en même temps la poursuite de l'action.* »⁵³. En ce sens, il y a de quoi considérer Bannel comme étant, lui-même, un producteur du faux.

Malgré tout, cet attentat qui n'a eu lieu ni dans les rapports de la DGSE ni en réalité, il a eu lieu quand même dans l'écrit. Ne serait-ce qu'une alarme laissée au lecteur par Bannel pour lui insinuer que rien n'assure qu'il n'ait pas eu lieu en vérité ou qu'il ne se reproduira pas tel qu'il l'a imaginé. Une manière de nous faire réfléchir à vouloir éliminer le Mal avant qu'il n'arrive.

II- La rhétorique du faux dans *Prémices de la chute*

Alors que les services de renseignement savent voir et savent agir à temps chez Cédric Bannel, et ne discutent pas les informations

obtenues de leurs officiers qu'ils prennent immédiatement pour des faits acquis, ces mêmes services ont l'attitude tout à fait inverse dans l'optique de Frédéric Paulin. L'éloge qui leur est faite dans *Kaboul Express* se transforme en critique acerbe dans *Prémices de la chute*.

Il est vrai que le temps de l'histoire chez Paulin ne se passe pas au même temps de l'écriture mais se situe à une vingtaine d'années avant, donc à une phase où les services de renseignement ne devaient pas encore avoir eu toute la maîtrise et l'expertise qu'on leur trouve dans la lutte antiterroriste comme dans le roman de Bannel où l'histoire se passe, par contre, au même temps de l'écriture. Or il se fait que Paulin ne reproche pas à la DGSE un retard technologique au niveau de l'analyse des données qui aurait bien pu exister aux années 1996-2001 par rapport à l'année 2017 mais un retard au niveau de son intervention à temps. Sa critique porte encore moins sur un problème lié à des procédés illégaux utilisés par la DGSE qu'à des procédures jugées absurdes de la part de l'écrivain quant à l'obstination de celle-ci à ne considérer aucune information qui ne soit dotée de preuve. Chose qui l'empêche de voir venir les vrais périls et de ne réagir que quand il est déjà trop tard.

L'attaque de Paulin s'en va de cette composante indispensable du métier à l'être même de la hiérarchie de la DGSE qui manquerait d'intuition et qui serait incapable de voir et de prévenir les dangers réels pour la France. Ce qui fait qu'elle réagit toujours à contretemps, après que la catastrophe se soit passée. Une critique qui se faisait déjà entendre dans le premier opus⁵⁴ mais moins violemment. La même critique continue dans le deuxième opus mais pour prendre le ton du pamphlet.

Paulin va s'en prendre à La France dans une argumentation démonstrative et persuasive pour démontrer, prouver, accuser et dénoncer le retard des services de sécurité au niveau de l'action à la frustration des agents qui auraient déjà prévenu du péril avant qu'il n'advienne. D'un opus à l'autre, le chaos du terrorisme qui frappe la France serait vu par l'écrivain à cause de la cécité voire de la surdité des chefs de la DGSE.

Tout comme Bannel, il adopte dans sa mécanique argumentative, la même stratégie de la « quadruple activité cognitive » élaborée par Charaudeau. A la différence que le Mal qu'il décrit et met en avant par rapport au Mal venu du terrorisme d'Al-Qaïda est avant tout celui des services de la sécurité. Pour nous convaincre de ce

mal, Paulin le problématise pour nous par une description de ses causes et effets afin d'inciter à une révision de la manière de faire au sein des services de la sécurité de son pays. L'appel à une remise en cause et à une révision des mauvaises techniques adoptées dans la lutte antiterroriste est la solution qui se dégage de bout en bout de la trilogie de l'écrivain. La description du Mal, de ses causes pour en offrir la solution est une manière de nous manipuler pour nous persuader de sa thèse, comme le souligne Charaudeau.

Pour décrire et dénoncer ce malaise de la DGSE, Frédéric Paulin met au point divers stratégies allant de l'argumentation périphérique *ad hominem*, à l'argumentation par la comparaison et l'analogie et à l'argumentation par la conséquence. Un rapport de cause à conséquence dominera alors l'argumentation de l'écrivain. Pour le renforcer, il sera appuyé par trois ensembles de rapports analogiques et de mises en parallèles entre les officiers traitants des différents services secrets français (DGSE, DGSI, DST) ; puis entre les domaines différents du renseignement et du journalisme et enfin entre les services du renseignement français et américain. Il en découlera que la même histoire et le même cercle infernal de la surdité des décideurs avec leurs subalternes se répète de part et d'autre du continent au sein du même domaine ou dans d'autres domaines différents.

L'*incipit in medias res* qui commence en janvier 1996 par la guerre à Roubaix, annonce déjà le thème de la guerre et les stratégies argumentatives qui seront développés tout au long du *thriller* :
 « On ne se prépare pas à la guerre (...) mais rien ne prépare à la guerre (...). Il n'y a pas de préparation à la guerre, il n'y a que des mensonges (...). On ne se prépare pas à la guerre. On fait face, au dernier moment. »⁵⁵

La reprise anaphorique de la première phrase de l'*incipit* et sa répétition à travers un jeu de dérivation, attire l'attention à la première critique adressée par l'auteur aux services de sécurité qui sont visés, implicitement, par le « on » indéfini. D'entrée de jeu, l'auteur cherche à frapper l'esprit du lecteur par une formule percutante qu'il pose en aphorisme ou maxime de la guerre, une guerre qui vous prend à l'improviste parce que vous n'y êtes jamais préparé, à laquelle on ne « fait face (qu') au dernier moment » par manque d'anticipation. Ce début qui repose sur une attaque *ad hominem* contre ce « on » camouflé part simultanément d'un argument par la conséquence qui

annonce que le *thriller* s'occupera à démontrer dans la suite les effets néfastes d'être pris d'assaut à cause « des mensonges » que l'on fait à propos de l'improbabilité d'une guerre de grande envergure. Des « mensonges » comme on en fait à propos de cette guerre à Roubaix qui ouvre le polar. Les chefs de la DGSE et de la DST refusent d'admettre que la série de braquage de supermarchés à l'arme de guerre à Roubaix aurait pour auteurs des français de la brigade des Moudjahidine de l'ex-Yougoslavie et ne veulent faire circuler dans les journaux qu'une version plus rassurante à ce sujet. Une version du faux et de la désinformation comme il s'avérera par les faits. La guerre de Roubaix n'est que le point de départ pour ouvrir à d'autres guerres, pour surtout ouvrir le feu de Benlazar voire de l'auteur sur la direction de la DGSE.

Quant à l'argumentation par analogie, l'incipit introduit dans ce deuxième opus un nouvel protagoniste autre que Benlazar, un jeune journaliste franco-yougoslave au nom de Réif Arnotovic s'engouffrant dans une relation amoureuse avec une mineure de dix-sept ans qui n'est autre que Vanessa, la fille de Benlazar, et de laquelle il aura un fils, Arthur, à la fin du polar. Il sera présenté comme l'alter ego de son futur beau-père, Benlazar, sur le plan de ses capacités intuitives et de la même incrédulité de ses chefs quant aux informations qu'il cherche à faire publier. Réif dit Arno, est un journaliste ambitieux à la Voix du Nord qui rêve d'un article dans le *Nouvel Observateur* ou la *Libération* mais il a beaucoup de mal à percer dans le métier. Tout comme Benlazar, il est destiné à n'être jamais entendu et à prêcher dans le désert. Paulin étend et amplifie donc dans ce deuxième opus le problème de la surdité et de la cécité de la hiérarchie supérieure à l'échelle du journalisme. Il s'agit de montrer comment l'information est elle aussi faussée et falsifiée dans un domaine qui ne survit pourtant qu'à l'aide de ses scoops.

Au-delà de l'incipit, Paulin va s'engager alors dans une démonstration du faux lié aux renseignements français d'abord par le biais d'une argumentation périphérique *ad hominem*. Il s'agit pour lui de s'attaquer à un faux-préjugé quant au mythe trompeur de leur intelligence selon l'estimation de leurs propres officiers traitants. L'attaque au manque de discernement des chefs de la sécurité prend des tournures si denses et si sévères par rapport à *La guerre est une ruse* au point de prêter au ton polémiste du pamphlet. Comme tout polémiste, Paulin a « pour but de révéler une vérité voilée par le

mensonge, (il) dirige ses attaques, moins contre tel ou tel individu que contre le mythe ou le mensonge incarné par l'individu attaqué. »⁵⁶ L'auteur lève le voile en effet sur le mythe associé aux services de renseignement français, leur intelligence et leur force de discernement ne seraient qu'une illusion. Il fait apparaître à travers le dire des protagonistes eux-mêmes les défauts fatals liés à cette institution : une confiance naïve dans ses vues à court terme et un discours biaisé pour la presse sont dénoncés.

Le manque de discernement de la sécurité survient à plusieurs reprises dans le *thriller* refusant à chaque fois les interprétations de leurs agents. Les chefs de la sécurité s'obstinent à prendre pour de fausses raisons les braquages de Roubaix, à ne pas les lier à une attaque des Moudjahidine mais à les considérer tout juste comme un gang pour rassurer l'opinion. « *Des flics de la BAC se sont fait tirer dessus à l'arme de guerre* »⁵⁷, des Kalachnikovs QK 47. Après sa mission en Algérie, Tedj Benlazar, devenu lieutenant-capitaine, est muté en Yougoslavie. Même de là-bas, il est le seul à voir, par intuition, le rapport entre les braqueurs et les moudjahidine français revenus de la Bosnie et à prévoir le refus, comme toujours, de la DGSE, à y croire. Il s'avérera par la suite que Lionnel Dumont et Christophe Caze, deux français des moudjahidine en Yougoslavie que Benlazar avait déjà signalés dans ses rapports pour la France, étaient en effet les auteurs recherchés par la police pour ces braquages et la fusillade des policiers. Avant qu'ils ne passent à la frontière, Benlazar avait tenté d'alerter la Direction de la DGSE à leur propos mais « *En vain. Paris est confiante : les accords de paix avancent et, après la guerre (en Bosnie), ces moudjahidine retourneront chez eux, à leur vie d'avant. Benlazar n'en revient pas : toujours cette même vue à courte terme des renseignements français. Lui, il sent les choses, cette odeur du djihad.* »⁵⁸ Après la fin de la guerre en Bosnie et les accords de Paix, les moudjahidine reviendront certes chez eux mais pour se préparer au djihad, comme l'anticipait bien Benlazar. Ils ont besoin de l'argent nécessaire pour leur djihad d'où la série des braquages de supérettes qui seront suivies après Wattrelos, à Roubaix et Croix, à Lomme, à Haubourdin, à Auchy-les-Mines et dans d'autres villes françaises.

De même, lorsque le petit journaliste Arno tiendra au courant la DST d'une information qui aurait pu lui coûter sa vie dans les grottes de Tora Bora, l'autre où se cache Ben Laden, ils refuseront

encore d'accepter sa théorie d'une guerre d'une grande envergure qui se prépare par l'organisation naissante d'Al-Qaïda pour frapper les Etats-Unis d'Amérique. Tout le monde refuse de lui accorder un peu de crédit. Alors que Bannel exagère le danger des terroristes, en faisant apparaître chez l'un d'eux une intelligence hors du commun, Paulin montre l'incrédulité de la DGSE à de pareilles possibilités et même sa confiance arrogante et naïve de ne pas pouvoir courir ce genre de risque. Par cette cécité, elle n'aurait fait que faire prospérer son ennemi, insinue Paulin en accusateur.

A travers les fausses vues de la DGSE et son déni de voir la réalité, Paulin essaie de dire la vérité des services d'intelligence de son pays, de tirer le lecteur de l'illusion qu'il se fait à leur sujet. Ce sont des gens normaux qui n'ont pas l'intelligence qu'il faut pour croire au péril qui se prépare à leur su, mettant en écho l'épigraphe de David Rousset : « *Seuls les gens normaux ne savent pas que tout est possible.* » Il destitue ainsi d'un opus à l'autre de sa trilogie le faux mythe qu'on se faisait à leur égard pour ériger la vraie image d'un service incompetent qui a sa part de culpabilité dans les attentats de son pays et même de ceux du 11 septembre 2001.

Une cécité ironisée tellement elle déconcerte Benlazar qui n'arrive pas à résoudre un dilemme au sujet de la direction de la DGSE : « *Benlazar se demande si la cécité de ses chefs est une protection consciente ou un réel manque de compétence.* »⁵⁹

Il n'y a donc rien d'étonnant après toutes ces démonstrations de le voir empli de rancune contre la surdité de ses chefs à qui il énumère les fautes depuis le premier opus. Par une mise en distanciation de ceux-ci, il se met aussi à souligner leur obstination à ne pas vouloir se réviser, une manière d'insister sur leur disqualification dans ce discours indirect libre auquel se mêle à lui la voix du narrateur :

« *Il y a du ressentiment chez lui. L'histoire se répète inlassablement, aucune leçon n'est jamais retenue. Quand il a alerté sur la possible collusion entre services secrets algériens et islamistes, on lui a ri au nez ; quand il a signalé la présence de Français parmi les combattants de la brigade El-Moudjahidin à Zenica, personne ne l'a écouté. (...) maudire ses chefs, mépriser le pouvoir en place, les laisser tous se démerder sans lui. Lui non plus ne sait pas tirer les leçons du passé.* »⁶⁰

Or, Tedj Benlazar n'est pas le seul à avoir une intuition au dépend de ses directeurs. La commandant Laureline Fell de la Direction de la surveillance du territoire (DST) qui, depuis le premier opus, entretenait une liaison amoureuse avec Benlazar, est son double. Elle marche sur ses pas et pense comme lui. Paulin continue à mener à travers elle son argumentation *ad hominem* :

« *Laureline Fell fait ce qu'elle peut. Comme la plupart de ses collègues. Il y a eu les attentats, Khaled Kelkal et d'autres, les rapports troubles des services secrets algériens avec le GIA, le jeu pas très clair du gouvernement français, comme le pense Tedj. Fell et ses collègues essayent d'y voir clair, essayent surtout de ne pas se laisser dépasser. Oui, c'est ça, elle fait ce qu'elle peut.* »⁶¹

Communiquant sa théorie à Lauréline Fell sur le lien qu'il y aurait entre le gang de Roubaix et les Moudjahidine revenus de la Yougoslavie pour faire le Djihad, elle pense aussi comme Benlazar et cherchera à prouver le lien, à l'insu de ses chefs : « *Toujours cette certitude que le gang de Roubaix faisait partie d'un réseau international. Elle essaie de lier Dumont, Caze et les autres à Fateh Kamel et à Al-Qaïda* »⁶²

Tout comme Fell, un autre protagoniste féminin, introduite dans ce second opus, le capitaine Riva Hocq du Service régional de la Police judiciaire de Lille (SRPJ), « *Elle aussi va faire l'expérience de la surdité de son hiérarchie* »⁶³. Pensant comme Benlazar, Fell dévoilera   Hocq son intuition à propos du manque d'anticipation de ses chefs qui ne voient pas venir la grande guerre :

« – *Vous savez quoi ? Les mecs du gouvernement, les directions du renseignement et vos chefs sont compl tement à la ramasse. Il va se passer quelque chose de terrible et tout le monde dira « on ne pouvait prévoir un tel bordel.* »⁶⁴

Pour mieux faire effondrer le mythe de la compétence de la DGSE, Paulin va prendre appui sur des exemples plus dramatisants. Il va doubler ses attaques *ad hominem* par une argumentation par la conséquence pour montrer les effets tragiques de la surdité de la DGSE sur Benlazar. Ne pouvant plus accepter le manque de compétence et de discernement de la DGSE, il décide de passer à l'acte en lui faisant la guerre. Rompant le dilemme Voice/Exit/Loyalty ou défection/prise de parole, qui sont les deux voies de réaction au déclin selon Hirschman⁶⁵, il choisit de ne plus se taire, de ne plus dissimuler ce qu'il sait et qui n'est pas pris au sérieux. Par une ruse,

l'officier aigri, effacé, marginalisé et frustré par le dialogue des sourds qui ne mène à rien, décide de prendre une autre voie que celle de ses supérieurs en livrant les informations qu'il a à la presse, par le biais d'Arnotovic voire même de Lauréline Fell de la DST. On le voit commettre une erreur après l'autre en trahissant le secret-défense et risquer ou la retraite ou la prison comme l'en avertit Fell. Il échouera les deux sanctions, l'une après l'autre. « *Pour se faire entendre, il fallait en arriver là : trahir le secret-défense* »⁶⁶, s'avoue-t-il dans une critique à l'adresse des services secrets qui finissent par obliger certains officiers à se perdre en désobéissant aux ordres. Comme un personnage tragique, Benlazar continuera sa vie seul, évadé, rangé de remords de conscience pour avoir sa part aussi dans la mort des sept moines de Tibhirine enlevés en Algérie⁶⁷. Il sera réduit à gagner son pain d'un travail mineur, la cueillette des champignons⁶⁸, ne pouvant ni parler à sa fille au téléphone ni pouvoir assister à la naissance de son petit-fils pour ne pas être repéré et devoir payer trente ans de sa vie en prison pour trahison. Et avec quelle ironie critique, l'auteur nous fait connaître un secret lié au métier, un métier du faux et du mensonge qu'est le renseignement. Benlazar, fuyant la justice sous le pseudonyme de Teddy Fiori, ne sait plus comment résoudre son dilemme, comment faire pour vivre une vie sans mensonges après avoir passé toute sa vie à mentir pour son métier.

Le politologue Jean-Vincent Holeindre soulignait l'existence dans notre ère d'un « *grand décalage entre les problèmes rencontrés par le pays et l'action politique menée pour les résoudre* »⁶⁹ d'où la tentation de rupture politique des Français manifestée dans ce polar par la rupture du lieutenant-capitaine Benlazar qui n'en peut plus de supporter la politique à courte vue de la DGSE.

Cependant, il s'agit moins d'un ethos de rupture chez Benlazar que d'une volonté de répondre au Mal que causent ses chefs par manque de vue.

Par une argumentation par l'analogie, Paulin va étendre ses démonstrations sur un autre domaine du faux : le journalisme. Tout en continuant ses attaques *ad hominem* à la sécurité, l'écrivain va démontrer par un argument de l'exemple et de l'analogie que la même politique d'incrédulité des supérieurs quant aux informations reçues sévit également le journalisme. Grâce au scoop réalisé par l'aide de Benlazar et la gloire temporaire d'Arno de ne plus voir son nom publié dans les canards, il tente par ambition de réaliser d'autres

scoops. Il part alors pour l'Afghanistan dans l'espoir d'obtenir une interview avec Oussama Ben Laden lui-même. Après avoir vendu sa voiture et tout ce qu'il possède pour pouvoir accomplir cette mission, il reviendra après de longs mois de son long périple qui a risqué de lui coûter sa vie sans l'interview de Ben Laden mais avec une information importante sur leur futur plan d'attentat contre les Etats-Unis. Ce rêve de publier son scoop était l'ultime espoir qui l'a tenu en vie. Mais, à sa grande déception, de retour, il va faire l'expérience des mêmes refus connus par Benlazar, les journaux ne prennent aucune de ses informations au sérieux et refusent de les faire publier. « *La presse est morte* »⁷⁰, dira-t-il comme vérité générale à Lauréline Fell à qui lui vient l'idée de faire profiter à la DST de ses informations. Ils lui défendront, à leur tour, d'en dire un mot sous peine de violation du fameux secret-défense. Par une mise en parallèle, cette critique de la mort du journalisme laisse entendre la mort aussi du renseignement français.

Ainsi tous les deux, Benlazar et Arno jouent les Cassandre, ils sont destinés à n'être jamais crus que lorsqu'il est bien trop tard. Les deux enquêteurs, chacun dans son domaine, sont donnés comme les figures emblématiques de Cassandre, qui avait le don de la prophétie mais fut destinée à la décision d'Apollon d'avoir la malédiction de prédire sans être jamais crue ni entendue.

Tout comme avec Benlazar, l'auteur va montrer par une argumentation par la conséquence l'effet tragique qu'a eue sur Réif Arno le fait d'avoir mené son dangereux périple dans les montagnes de Tora Bora pour rien. Il tombera dans une profonde dépression, se trouvera en situation de chômeur et de malade imaginaire, deviendra « *hypocondriaque* »⁷¹ et devra, au conseil de Vanessa, suivre un traitement chez une psychiatre. Une double vie ruinée est donc le produit de la quête de l'information soit dans le renseignement ou dans le journalisme. Ainsi, l'histoire d'Arno sur le plan professionnel met en quelque sorte en abyme celle-là même de Benlazar.

La commandant Lauréline Fell, l'autre double de Benlazar dans le *thriller*, se risquera elle aussi, en désobéissant aux ordres et en suivant son intuition aidée par un seul adjuvant, le lieutenant-colonel Chevalier de la DGSE :

« – *Vos chefs ne veulent pas vous suivre ?*

– *Non, ils considèrent que la possibilité d'un attentat de grande envergure aux Etats-Unis n'est pas leur priorité.*

– *Moi je vous prends au sérieux, commandant.* »⁷²

Après la quête-enquête de Réif Arno dans l’Afghanistan au milieu du roman, la vraie enquête du *thriller* commence vraiment, lorsque Fell, parallèlement à Benlazar, se risque à suivre la piste donnée par Arno à propos de Zacarias Moussaoui⁷³, le terroriste français qu’il avait rencontré à Tora Bora. Travaillant à l’insu de ses chefs de la DST, Lauréline Fell court le même risque que son partenaire bien-aimé.

Fell va refuser, tout comme Benlazar, « *d’obéir aux ordres de ses supérieurs* », mais « *Elle s’en fout* »⁷⁴. Elle décide de suivre la piste Moussaoui avec l’aide d’un adjuvant, l’autre double de Benlazar, Réif Arnotovic pour former un couple qui rappelle en parallèle celui de Bellevue-Benlazar du premier opus. Elle l’envoie alors comme indic sur les traces du terroriste en Amérique, après lui avoir rassemblé, illégalement, la somme qu’il faut pour son nouveau périple. Par une ruse, elle se fait encore aider par un autre adjuvant, le lieutenant-colonel Chevalier pour sauver Arno lorsqu’il se fait repérer par les islamistes et meurt de peur de se faire tuer par eux. Quoi de plus critique que de faire face à eux seuls à un attentat terroriste sans aucun soutien.

L’argumentation *ad hominem* contre les services de la sécurité continue de plus belle lorsque Fell se demande, désespérée d’être seule et sans soutien pour aider Arno, seul lui-même et en danger dans sa mission : « *Comment a-t-elle pu croire qu’elle réussirait, seule, face à tous ses collègues, tous ses chefs qui se foutent du danger imminent ?* »⁷⁵ Ses chefs qui, à son comble, se préoccupent de petits incidents criminels et laissent échapper les plus grands, comme l’insinue le narrateur dans cette réplique critiquant le directeur de Fell :

« – *Vous êtes au courant que les Bretons ont fait péter un McDo l’année dernière, et qu’une jeune femme est morte ? Vous êtes au courant que le meurtrier du préfet Erignac est toujours en fuite ? Vous n’avez pas l’impression qu’on a d’autres choses à foutre ?* »⁷⁶, lui reproche-t-il sur un ton grondeur alors que c’est lui qu’il faudrait faire engueuler, insinue le narrateur.

L’argumentation par l’analogie ne se fait pas seulement au niveau de Benlazar et ses doubles, ou au niveau du journalisme et du renseignement mais au niveau même du renseignement français et

américain. La dénonciation du faux s'aggrave dans la dernière partie du *thriller* celle où on arrive à la fin de la course du couple Arno-Fell dans leur quête de Zacarias Moussaoui afin de l'empêcher de détourner un avion et de commettre son attentat.

La dénonciation du faux qui existe au sein des services de renseignement s'accroît dans un rythme ascendant, lorsqu'elle atteint dans sa montée la CIA américaine. Par une mise en parallèle voire même en abyme, l'auteur dévoile comment le système de renseignement américain reproduit les mêmes erreurs que son homologue français :

« Lorsque le commandant Lauréline Fell de la DST et le lieutenant-colonel Chevalier de la DGSE s'avouent impuissants face à l'inertie de leur hiérarchie et de leurs collègues étrangers, ils sont loin d'imaginer que le FBI et la CIA refusent d'envisager que des terroristes puissent attaquer directement le sol des Etats-Unis. »⁷⁷

Pourtant, la CIA détenait l'information sur un « *Projet de détournement d'avions par des islamistes radicaux* »⁷⁸ qui se préparait sur son sol par Ben Laden depuis le 5 janvier de l'année passée 2000 selon les confirmations de Chevalier au commandant Fell. Une information reçue par la France des services secrets Ousbecks et qui avait été remise à la CIA par le service des relations extérieures de la DGSE.

L'année suivante, celle de la chute des tours du World Trade Center, la dissimulation d'un mémo d'alerte que la CIA aurait refusé de transmettre au FBI sans aucune justification aurait aidé à ne pas arrêter la catastrophe. En effet, Doug Miller du FBI avait transmis un mémo d'alerte à l'agent spécial du FBI Mark Rossini⁷⁹ au sujet de « *Khalid al-Mihdhar et Nawaf al-Hazmi, des membres d'al-Qaïda en provenance de Kuala Lumpur, (qui) sont sur le point de poser le pied sur le sol américain.* »⁸⁰ L'information jugée importante, elle fut refusée fermement d'être communiquée au FBI par un responsable de la CIA, Michael Casey, sous la menace d'être condamné pour trahison si Rossini ignorait cet ordre : « *– Si vous envoyez cet e-mail, agent Rossini, vous enfoncez la loi, gardez ça à l'esprit.* »⁸¹

Une interdiction laissée énigmatique par le narrateur, sur laquelle il laisse planer un doute. Il ne faut pourtant pas y voir un complot quelconque mais plus probablement des rivalités entre les services secrets de la CIA et du FBI.

Puis nous retrouvons le même retour cyclique au même cycle infernal existant chez les officiers de renseignement américain comme chez leurs confrères français. De part et d'autre de l'Atlantique les agents de renseignement ne savent comment interpréter l'inaction de leurs chefs face au danger. Mark Rossini et son adjoint Doug Miller ne savent résoudre leur dilemme quant au sujet du mémo que la CIA ne transmet pas au FBI alors qu'ils savent que des terroristes sont arrivés dans le pays, ils hésitent à transmettre l'information discrètement au FBI :

« – *On pourrait parler discrètement à Quantico ?* (suggère Miller à Roussini)

(..) S'ils allaient trouver quelqu'un au siège du FBI, cela reviendrait aux oreilles de la CIA, et ils risqueraient de se retrouver en prison pour trahison. Et rien n'assurerait que la nouvelle arrivée de deux terroristes sur le sol américain soit prise au sérieux. »⁸²

L'argument de la menace cachée et du dilemme entre l'obéissance aux ordres ou le refus de protéger le secret-défense en courant le risque de la trahison est le même obstacle qu'affrontent les officiers dans les différents services de renseignement et qui les empêchent d'agir, ce qui fait profiter l'ennemi.

On ne peut pas se tromper sur le ton polémique et accusateur du narrateur pamphlétaire dénonçant et culpabilisant dans une amertume « tout le monde » d'avoir « sous-estim(é) » l'adversaire. A travers une description métaphorique qui renverse le rapport de force en faveur du plus faible, le narrateur annonce la défaite des Etats-Unis ou de « la mer » devant « la plage » ou Al-Qaïda. Cette plage si minime et si insignifiante par rapport à la mer a pu pourtant faire disparaître par sa « tempête » la « côte » de l'Amérique c'est-à-dire ses tours du World Trade Center, symboles de sa puissance et de sa fierté réduites au néant par sous-estimation de la force de l'adversaire :

« Tout se met en place de l'autre côté de l'Atlantique. Mais ce n'est pas la mer qui reprend inéluctablement possession de la plage, c'est la côte qui va s'effriter, s'effondrer, disparaître sous les coups de boutoir d'une tempête que tout le monde a préféré sous-estimer. »⁸³

L'explicit donnera en dernier lieu le mot de la fin par une argumentation par la conséquence, en affichant les effets néfastes de la surdité des services de renseignement, et bien pire encore, de la dissimulation par la CIA de l'information de l'attentat qui se préparait

contre elle sur son propre sol. La grande guerre à laquelle personne n'aurait cru même dans ses rêves les plus cauchemardesques celle des attentats du 11 septembre 2001⁸⁴ s'est produite par manque d'anticipation, par indifférence et sous-estimation de l'ennemi, par arrogance et aveuglement des services de renseignement malgré les informations abondantes dont ils disposaient. La course effrénée d'Arno-Fell contre la montre qui s'était soldée enfin de compte par l'arrestation de Zacarias Moussaoui n'avait pourtant pu réussir à empêcher ses autres partenaires d'accomplir leur attentat. Et enfin le coup de grâce vient sonner tragiquement la défaite sous l'effet de la triste déclaration de Réif Arno au spectacle de l'effondrement des deux tours du World Trade Center devant ses yeux : « *Ainsi, ça n'aura servi à rien* »⁸⁵. Toute cette course effrénée et le prix qu'elle a coûté aux protagonistes, surtout à Arno⁸⁶, n'avait finalement mené à rien à cause de l'inertie doublement accusée des renseignements français et américains qui n'ont pas voulu voir le danger qui se profilait à l'horizon. L'explicit laisse ainsi entendre en écho la fameuse sentence de l'incipit « *On ne se prépare pas à la guerre. On fait face, au dernier moment* » !

Conclusion

Ainsi, nous retrouvons d'un *thriller* à l'autre, la même dissimulation de l'information par les services de renseignement, devenue encore plus fatidique dans *Prémices de la chute* puisqu'elle n'est pas motivée par un but positif comme il en était le cas dans *Kaboul Express*.

Dire le faux chez Bannel et Paulin et nous en convaincre n'est pas fait de la même manière. Le réalisme du roman noir de Paulin devient encore plus noir avec ce second opus. Pourtant Paulin n'est pas un « déclinologue » ou un « décliniste ». En nous faisant entrer dans les coulisses du renseignement français et en nous désillusionnant du faux mythe qui le concerne, tout le but de l'écrivain est de pousser à une révision des erreurs qu'il a dévoilées en vue d'un traitement efficace ou même d'une réforme.

Si Paulin a écrit son *thriller* sans jamais avoir mis les pieds en Afghanistan ou sans avoir fait la connaissance d'agents de renseignement contrairement à Cédric Bannel, il se fait que *Prémices de la chute* donnent une vision plus réaliste des coulisses du renseignement. Elles permettent de mieux comprendre le

fonctionnement des services secrets, leurs rouages, leurs prérogatives, leurs rivalités et par conséquent leurs incapacités à ne pas toujours empêcher le pire. On peut penser que Paulin exagère lui aussi dans son argumentation compromettante de la DGSE tout comme Bannel exagérait dans son éloge de la même direction. Les comparaisons analogiques avec la CIA et ses erreurs dans la rétention d'une information de première alerte sont ses preuves tangibles pour témoigner de la véracité de ses analyses. Le témoignage confidentiel dans la réalité par des acteurs du renseignement sur les problèmes liés à leur métier est absolument identique à celui de Benlazar dans la fiction.⁸⁷

Quel qu'il en soit, il ne s'agit pas d'évaluer ici qui dit la vérité plus que l'autre ou qui exagère moins. Il est indéniable qu'il leur revient à tous les deux d'avoir choisi, chacun à sa manière, une même stratégie alarmiste. Pour l'un comme pour l'autre, il s'agissait d'alerter contre l'erreur de sous-estimer son ennemi. Là, serait le point de départ de toute défaite !

Ceci dit, il serait intéressant de pousser l'analyse à d'autres *thrillers* pour voir comment ce genre, de plus en plus apprécié, est lié à un positionnement politique de la part de l'écrivain et contiendrait ainsi une certaine visée argumentative (peut-être même militante) et non seulement distractive ou ludique contrairement à ce que l'on pouvait penser.

Notes

- 1- Véronique Desnain, « Le polar, du fait divers au fait historique », *Itinéraires* (En ligne), 2014-3/2015, Le polar en Europe : réécriture du genre, mis en ligne le 25 septembre 2015. URL : <http://itinéraires.revues.org/2557>
- 2- On peut trouver une définition du titre de l'œuvre dans le paratexte : « " Kaboul Express " : nom donné au réseau afghan de Daech qui permet à l'Etat islamique d'importer en Syrie et en Irak des combattants expérimentés en provenance du Khorasan, territoire comportant notamment l'Afghanistan et les zones tribales du Pakistan. », Cédric Bannel, *Kaboul Express*, Editions Robert Laffont, S. A., Paris, 2017, p.5, en ligne sur : <https://ia801607.us.archive.org/15/items/FRENCHPDF.COMKaboulExpress/FRENCHPDF.COM%20Kaboul%20Express.pdf>
- 3- Il a été récompensé par le Prix Moussa Konaté du roman policier francophone du Festival Vins noirs de Limoges à la même année de sa publication en 2019. L'ensemble du triptyque a reçu le Grand Prix de la littérature policière en 2020 ce qui est un phénomène d'une exceptionnelle rareté pour ce genre du roman à suspense dit *thriller* longtemps marginalisé en France par rapport à l'Angleterre ou à l'Amérique, placé hors du champ littéraire et considéré comme de la parallittérature ou de la sous-littérature et qui n'a obtenu que très récemment (depuis le début des années 1970) l'appréciation de la critique.
- 4- « Cédric Bannel a enquêté pour percer les secrets de la DGSE et de ses agents » Vidéo, le 01/07/2021, en ligne sur : brut.media
- 5- « *Depuis une décennie, il (Benlazar) ment. Il mentait pour son travail, il mentait à ses proches, il se mentait à lui-même. Le mensonge était sa façon de ne pas s'engager, de prendre ses distances face à la réalité.* » Frédéric Paulin, *Prémices de la chute*, Editions Agullo, 2019, pp. 154-55. Vision déjà appuyée par la fille de Benlazar, Vanessa : « " Tu es un menteur professionnel, en somme. " Son métier veut qu'il mente. En Algérie, il a menti à tout le monde. C'était une question de survie. Peut-être que c'est dans le sang, dans les gènes, le mensonge... », *ibid.*, p. 80.
- 6- La nouvelle directrice du Service de recherche, SDR, de la Direction de la sécurité intérieure (DGSI).
- 7- Le chef de la brigade criminelle de Kaboul, c'est un héros de guerre, un ancien bras droit de Massoud. Il a été formé par le SA de la DGSE. Cf., Bannel, *op.cit.*, p. 17.
- 8- Bannel, 2017, *op.cit.*, p. 26.
- 9- *Ibidem.*
- 10- Les deux exécuteurs français qui ont pour pseudonymes Paul et Charles illustrent bien la possession de la France d'une unité secrète qui a pour mission d'exterminer les djihadistes. Ces « deux exécuteurs prennent parfois des « vacances » au gré des missions. Quand ils en reviennent, des islamistes ont disparu de la surface de la terre et un nouveau rapport d'achèvement est venu remplir le coffre-fort de la section Sigma. La France mène contre Daech une

guerre discrète, certes, mais une vraie guerre, dans laquelle tous les coups sont permis. » Bannel, *op.cit.*, p. 117. Paul et Charles se moquent de la naïveté du commandant Kandor et de Laguna qui croient qu'ils livreront des djihadistes attrapés aux Américains pour les installer dans une prison clandestine. « *Livrer les djihadistes ? Quelle naïveté ! C'est trop long, trop compliqué, trop risqué. Les tuer est la solution la plus simple, or dans une guerre la simplicité est presque toujours la meilleure solution.* » commente le narrateur omniscient. *Ibid.*, p. 119.

11- Bannel, *op.cit.*, p. 145.

12- « *les Iraniens ne rigolent plus avec les soldats du califat maintenant qu'ils font la guerre en Syrie par Hezbollah interposé. Ils exécutent immédiatement quand ils les attrapent.* » Bannel, *ibid.*, p. 55.

13- Le responsable local du SRI approuve la théorie de l'élimination des djihadistes en ces mots : « *– Djihadistes, merderie absolue, assène l'ancien apparatchik. Trouver eux, tuer direct.* » Bannel, *ibid.*, p. 129. La falsification de la mort de Malang Merwais dans les rapports des services de sécurité roumains anticipent déjà celle de la France au sujet de Zwak à l'explicit du thriller : « *– Un immigré clandestin non identifié n'a pas supporté la perte de ses bras dans une machine agricole. Il a préféré se suicider que vivre handicapé jusqu'à la fin de ses jours.* » Bannel, *ibid.*, p. 139.

14- Cf. Bannel, 2017, *ibid.*, p. 59, l'intervention de la CIA après dénonciation de certains éléments de Daech par les talibans, à titre d'exemple, dans le polar, le dénonciateur taliban mollah Bakir.

15- Bannel, *ibid.*, p. 74.

16- Cf. Bannel, *ibid.*, p. 75.

17- « *Leur mort est un bienfait* » insiste le mollah, « *La branche morte, il faut la couper, la branche infestée de vermines, il faut la brûler, ainsi soit-il, par la bonté et la grâce d'Allah.* » Bannel, *ibid.*, p. 59, « *cet homme ne mérite pas que nos amis américains gaspillent un missile à trente mille dollars pour l'éliminer.* » Bannel, *ibid.*, p. 60.

18- Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, Editions Payot, 1995, p. 231.

19- Zwak lui-même n'est pas d'accord sur leurs manières et les appréhende. Il utilise Daech seulement pour servir ses fins : « *Zwak se lève. Il a entendu nombre d'histoires – il sait qu'elles sont véridiques – au sujet de jeunes combattants étrangers violés par les cadres de l'Etat islamique. Une sorte de rite initiatique, destiné à briser les nouveaux venus (...) Des avantages matériels, la possibilité de tuer et de torturer, et du sexe, voilà comment le califat récompense ceux qui combattent pour lui.* » Bannel, *op.cit.*, p. 33. Cf. aussi pp. 45, 79 et 90.

20- « *– C'est juste des yazidies, des filles de Satan. Les sages l'ont écrit, il est licite de les consommer.* » explique Merwais à Zwak qui se refuse de les approcher. Bannel, *ibid.*, p. 40.

21- « *– C'est une yazidie, on me l'a amenée de Syrie la semaine dernière, déclare-t-il d'un air gourmand. J'ai eu sa mère, mais la fille, elle est plus belle. Cette*

*filles, Allah a voulu qu'elle soit à nous. (...) C'est une pure, insiste le vieillard (...). Pas une femme d'occasion. Personne ne l'a encore touchée. C'est le plus beau des cadeaux, qu'Allah soit loué par Sa munificence ! Tu peux faire ce que tu veux avec elle Tout. » Bannel, *ibid.*, p. 116.*

22- Bannel, *ibid.*, p. 116

23- Cf. Bannel, *ibid.*, p. 119 : « *les bleus sur ses cuisses, l'œil au beurre noir, les lèvres fendues et les marques de coups au visage, sur les seins, le ventre, témoignent de son calvaire mieux que les mots.* »

24- Cf. Bannel, *op.cit.*, p. 56.

25- Cf. Bannel, *ibid.*, p. 104.

26- Bannel, *ibid.*, p. 104.

27- Bannel, *ibid.*, p. 35.

28- Le commandant Kandor, résumant en quelques mots les causes de la haine et du désir de vengeance de Zwak contre la France, ne peut que se désoler pour ce garçon surdoué qui aurait pu avoir un meilleur avenir sans les malheurs qu'il a connus. Cf. Bannel, *op.cit.*, p. 77.

29- Bannel, *op.cit.*, p. 69.

30- Bannel, *ibid.*, p. 35.

31- Bannel, *ibid.*, p. 26.

32- Cf. Bannel, *ibid.*, p. 121.

33- Bannel, *ibid.*, p. 26.

34- Bannel, *ibid.*, p. 26.

35- P. Charaudeau, in « Quand l'argumentation n'est que visée persuasive. L'exemple du discours politique », Burger M. et Martel G., *Argumentation et communication dans les médias*, Coll. « Langue et pratiques discursives », Editions Nota Bene, Québec, 2005, disponible en ligne sur le site de Patrick Charaudeau – Livres, articles, publications, URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/Quand-l-argumentation-n-est-que.html>, p. 16.

36- Cf. Bannel, *ibid.*, p. 20.

37- Bannel, *op.cit.*, p. 19.

38- Cf. Bannel, *ibid.*, pp. 48 et 117.

39- Cf. Bannel, *ibid.*, p. 49 et p. 61.

40- Bannel, *ibid.*, p. 61.

41- Cf. Bannel, *ibid.*, pp. 54 et 60.

42- Cf. Bannel, *ibid.*, pp. 54 et 62.

43- « *Ce fut son monde, il (Oussama Kandar) n'en a pas peur, mais tel n'est pas le cas de ses hommes. (...) Comme tous les Afghans, ils ont entendu quantité d'histoires horribles sur ce désert – pour la plus part vraies – et se demandent ce qu'ils viennent faire ici.* » Bannel, *op.cit.*, p. 82.

44- Bannel, *ibid.*, p. 60.

45- Cf., Bannel, *ibid.*, p. 88.

46- « *Il a été champion du monde militaire de tir longue distance, pourtant il vient de me dire, ouvrez les guillemets : « Kandar est meilleur que moi, c'est le meilleur fusil que j'aie jamais rencontré.* » Bannel, *ibid.*, p. 136

47- Bannel, *op.cit.*, p. 144.

- 48- « *La stratégie de la raison suprême se produit chaque fois que l'homme politique a recours à ce que l'on a coutume d'appeler la raison d'Etat.* » Charaudeau, « L'art de mentir en politique », revue *Sciences Humaines*, rubrique « Focus », Mensuel N° 256 - février 2014, en ligne sur le site de Patrick Charaudeau – Livres, articles, publications. URL : <http://www.patrick-charaudeau.com/L-art-de-mentir-en-politique.html> (p. 2) « *C'est souvent au nom d'une raison supérieure, que l'on doit taire ce que l'on sait ou ce que l'on pense, c'est au nom de l'intérêt commun que l'on doit savoir garder un secret.* » Charaudeau, in « Le discours politique ou le langage du pouvoir », en ligne sur : <https://www.youscribe.com/BookReader/Index/304525/?documentId=277199> (p. 6).
- 49- Bannel, *ibid.*, p. 144.
- 50- Bannel, *ibid.*, p. 145.
- 51- Cf. Charaudeau, « Le discours politique ou le langage du pouvoir », *op.cit.*, p. 6.
- 52- Charaudeau, *loc.cit.*
- 53- Charaudeau, « Le discours politique ou le langage du pouvoir », *ibid.*, p. 5.
- 54- Cf. notre travail sur « RUSES ET MASQUES DU POUVOIR. Terrorisme d'Etat et stratégies de manipulation des masses dans *La guerre est une ruse* de Frédéric Paulin », vol. 82, *Bulletin de la Faculté des Lettres*, Université du Caire, janvier 2022.
- 55- Paulin, 2019, *op.cit.*, p. 13.
- 56- Yves Avril, « Le pamphlet : essai de définition et analyses de quelques-uns de ses procédés », *Etudes littéraires*, vol. 11, n°2, août 1978, p. 266.
- 57- Paulin, *op.cit.*, p.31.
- 58- Paulin, *ibid.*, p. 34.
- 59- Paulin, *op.cit.*, p. 129.
- 60- Paulin, *ibid.*, p. 135.
- 61- Paulin, *ibid.*, pp. 28-29.
- 62- Paulin, *ibid.*, p. 201. Par un retour cyclique sur les mêmes énoncés, le narrateur avait utilisé la même anaphore qui sert en même temps d'épanalepse pour mettre en parallélisme et en miroir les mêmes problèmes rencontrés aussi bien dans le métier du journalisme que dans celui du renseignement. En effet, ce n'est pas seulement Lauréline Fell mais également Gérard Wattelet, le chef de Réif Arno, qui peine, lui aussi, à convaincre la direction de son journal à faire publier la version d'Arno sur les braquages de Roubaix : « *Gérard Wattelet fait ce qu'il peut. Comme la plupart de ses collègues.* », Paulin, *ibid.*, p. 77.
- 63- Paulin, *ibid.*, p. 200.
- 64- Paulin, *op.cit.*, p. 201.
- 65- Cf. Albert Hirschmann, *Défection et prise de parole* (1970), trad. Fr., Paris, Fayard, 1995.
- 66- Paulin, *ibid.*, p. 114.
- 67- Benlazar avait été interpellé temporairement, au début du polar, de sa mission à Sarajevo pour se rendre de nouveau en Algérie afin d'investiguer sur

l'affaire de l'enlèvement des sept moines français de Tibhirine, étant l'officier spécialisé dans le dossier Algérie. Sachant que ses théories sans preuve ne seront pas écoutées par ses chefs, ce fait sera mis en cause dans cet épisode par le narrateur pour dénoncer le renseignement français qui conduit ses officiers, par frustration, à commettre l'erreur de trahir le secret-défense. En effet, Benlazar envahi par un sentiment de « *ras-le-bol* » (p.150) contre ses chefs, communiquera, par une ruse, une information qu'il n'est censé livrer qu'à sa direction, faisant parvenir à Matignon les agissements ou pseudo-négociations de Pasqua et de Jean-Charles Marchiani dans cette affaire. Mais au lieu de sauver les sept moines enlevés, comme il l'espérait, son initiative provoquera plutôt leur exécution. Une fois le pot aux roses découvert, il sera mis à la retraite et ne lui « *Reste(ra) (que) la question de sa responsabilité dans la mort des moines, sa punition. Il sait qu'il ne se défera pas de sitôt de cette culpabilité.* » Paulin, *ibid.*, p. 154.

68- Paulin, *ibid.*, p. 342

69- Jean-Vincent Holeindre, « La rupture ne fait pas une politique » Gallimard/*Le Débat*, 2006/4-n°141, p. 72.

70- Paulin, *op.cit.*, p. 241.

71- Paulin, *ibid.*, p. 260.

72- Paulin, *ibid.*, p. 321.

73- Comme Khaled Kelkal dans *La guerre est une ruse*, c'est autour de la trajectoire de Zacarias Moussaoui que se met en place la trame des *Prémices de la chute* où l'auteur nous fait suivre le parcours de ce terroriste du réseau d'Al-Qaïda qui part aux Etats-Unis pour prendre des cours de pilotage intrigants.

74- Paulin, *op.cit.*, p 319.

75- Paulin, *ibid.*, p. 318.

76- Paulin, *ibid.*, p. 318.

77- Paulin, *ibid.*, pp. 327-28.

78- Paulin, *ibid.*, p 321.

79- Personnage réel.

80- Paulin, *op.cit.*, p. 272.

81- Paulin, *ibid.*, p. 272.

82- Paulin, *ibid.*, p. 294.

83- Paulin, *ibid.*, p. 328.

84- F. Paulin, dans l'explicit de la *Guerre est une ruse*, faisait pourtant prévoir à Benlazar, dans un rêve, grâce à la force de son intuition, l'écroulement « *des tours moyenâgeuses plantées au milieu d'une ville immense* » par « *deux immenses oiseaux de feu* ». L'auteur nous annonçait par ce rêve cauchemardesque, sans qu'on le sache à ce stade, le sujet du deuxième volet de son triptyque. Se réveillant en sueur de son cauchemar, Benlazar énonçait en arabe le titre du polar « *- Al Harb Khoudaa...* » qui, pour le moins qu'on puisse dire, s'applique également sur, la guerre des *Prémices de la chute*, celle qui a fait chuter les deux tours gigantesques newyorkaises par une ruse d'Al-Qaïda.

-
- 85- Paulin, 2019, *op.cit.*, p. 339. L'énoncé tragique rappelle, dans un retour hypertextuel, la même conclusion de Benlazar dans l'hypotexte des *Prémises* : « *Son boulot de merde, ses années passées en Algérie à risquer sa peau, à oublier sa fille, ça n'aura servi à rien.* » in *La guerre est une ruse*, Editions Agullo, 2018, p. 430.
- 86- Il s'était fait emprisonné pour deux semaines par la FBI puis relâché après l'interférence et les recommandations de Fell. Comme il n'a pu retourner en France pour assister à l'accouchement de Vanessa, la laissant seule, elle aussi, sans mère ni père à ses côtés.
- 87- Le romancier et l'historien de l'art Serge Bramly, lors de la préparation de son roman d'espionnage, avait rencontré certains agents du renseignement qui s'étaient confiés à lui sur les problèmes du métier : « *Ils ont beaucoup de revendications. Il y a chez eux une sorte de frustration, liée à plein d'aspects du métier. (...) au fait aussi que tout ce qu'ils dénichent, la voie hiérarchique ne le fait pas systématiquement « remonter » ; « Les officiers du renseignement le savent, ils en sont conscients. Ils fournissent des munitions aux décideurs, mais cela ne veut pas du tout dire que le décideur va les utiliser.* » in « Les métiers du renseignement sont une métaphore du métier d'écrivain », Entretien avec Serge Bramly, Propos recueillis par Franck Bulinge dans *Hermès, La Revue*, n°76, 2016/3, pp. 144 et 150.

Bibliographie

Corpus :

- BANNEL, Cédric, *Kaboul Express*, Editions Robert Laffont, S. A., Collection La Bête Noire, Paris, 2017, 151 p., en ligne sur : <https://ia801607.us.archive.org/15/items/FRENCHPDF.COMKaboulExpress/FRENCHPDF.COM%20Kaboul%20Express.pdf>
- PAULIN, Frédéric, *Prémices de la chute*, Editions Agullo, 2019, 350 p.

Ouvrages et articles :

- ANGENOT, Marc, *La parole pamphlétaire*, Editions Payot, 1995.
- AVRIL, Yves « Le pamphlet : essai de définition et analyses de quelques-uns de ses procédés », *Etudes littéraires*, vol. 11, n°2, août 1978.
- BULINGE, Franck, « Les métiers du renseignement sont une métaphore du métier d'écrivain », Entretien avec Serge Bramly, propos recueillis par Franck Bulinge, *Hermès, La Revue*, n°76, 2016/3.
- CHARAUDEAU, Patrick, - « Quand l'argumentation n'est que visée persuasive. L'exemple du discours politique », Burger M. et Martel G., *Argumentation et communication dans les médias*, Coll. «Langue et pratiques discursives », Editions Nota Bene, Québec, 2005, disponible en ligne sur le site de Patrick Charaudeau – Livres, articles, publications, URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/Quand-l-argumentation-n-est-que.html>.
- Charaudeau, « L'art de mentir en politique », revue *Sciences Humaines*, rubrique « Focus », Mensuel N° 256 - février 2014, en ligne sur le site de *Patrick Charaudeau – Livres, articles*,

publications. URL :<http://www.patrick-charaudeau.com/L-art-de-mentir-en-politique.html>

- « Le discours politique ou le langage du pouvoir », en ligne sur : <https://www.youscribe.com/BookReader/Index/304525/?documentId=277199>
- DESNAIN, Véronique « Le polar, du fait divers au fait historique », *Itinéraires* (En ligne), 2014-3/2015, Le polar en Europe : réécriture du genre, mis en ligne le 25 septembre 2015. URL : <http://itinéraires.revues.org/2557>
- HIRSCHMANN, Albert, *Défection et prise de parole* (1970), trad. Fr., Paris, Fayard, 1995.
- HOLEINDRE, Jean-Vincent, « La rupture ne fait pas une politique », n°141, Gallimard/*Le Débat*, 2006/4.
- X..., x..., « RUSES ET MASQUES DU POUVOIR. Terrorisme d'Etat et stratégies de manipulation des masses dans *La guerre est une ruse* de Frédéric Paulin », vol. 82, Bulletin de la Faculté des Lettres, Université du Caire, 1er janvier 2022.

Sitographie :

- « Cédric Bannel a enquêté pour percer les secrets de la DGSE et de ses agents », vidéo, le 01/07/2021 en ligne sur : brut.media